

La ferme des Bouchard

1944, le sillon de l'amour

À propos de l'auteur

Daniel est né en Auvergne un 1^{er} mai d'un père et d'une mère ne lui ayant pas demandé son avis.

À l'issue d'une scolarité obligatoire et mouvementée, il délaisse ses géniteurs pour un apprentissage de cuisinier. Préférant la mer à la montagne, le voilà lâché au milieu de cette Côte d'Azur aux multiples facettes.

Onze longues années plus tard, après avoir sillonné la France, l'Angleterre et le Danemark, il retourne sur sa terre natale avec femme et enfant.

Obligé de faire de « l'alimentaire » pour nourrir sa famille, il stabilise sa vie de vagabond en offrant ses services à une entreprise nationale distribuant de l'électricité et du gaz.

Passionné d'art, il entame une carrière d'artiste-peintre qui l'amène à exposer tant en France qu'à New York, Dakar et Bruges. Reprenant la plume après l'avoir laissé sécher plusieurs années, il sélectionne ses personnages et le thème de ses ouvrages parmi les rencontres que sa vie de saltimbanque lui a offertes.

Du même auteur

Chez Bookelis

ELLE voulait voir l'océan
Le tableau volé
Voici de mes nouvelles Tome 1
Voici de mes nouvelles Tome 2
Voici de mes nouvelles Tome 3
1... 2... 3... Nouvelles

Chez Adéquat éditions

Panique au camping

Sur Amazon.fr

ELLE voulait voir l'océan
Le tableau volé
1... 2... 3... Nouvelles
Massacre en Livradois

Ce livre a été publié sur : Bookélis.fr

Titre original : **La ferme des Bouchard**
1944, le sillon de l'amour

© 2017. Daniel Paraire. Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle...

ISBN :

L'histoire qui est contée est purement imaginaire. Seuls les événements historiques ont existé.

Pour les personnes qui se reconnaîtraient néanmoins dans ce récit, ce ne serait que pure coïncidence.

Remerciements

Je tiens à adresser un grand merci à Wikipédia pour son aide précieuse apportée tout au long de ce récit.

Ainsi qu'à maman pour ses souvenirs et à Béatrice ma compagne pour sa relecture et sa patience infinie.

Un petit clin d'œil à Monique ma correctrice qui traque inlassablement la moindre faute d'orthographe.

Daniel Paraire

La ferme des Bouchard

1944, le sillon de l'amour

Roman

Michelin bombardé

Depuis quelque temps, des bruits circulent dans la capitale auvergnate. Les Alliés anglo-américains auraient décidé de bombarder les usines Michelin des Carmes, d'Estaing et de Cataroux ; points stratégiques des Allemands qui ont réquisitionné les sites à des fins de logistique. Les ouvriers qui s'y rendent tous les matins sont, pour certains, du reste déterminés à ralentir la production, voire à la saboter. Car pas question pour eux de travailler pour les Allemands. Tous les prétextes sont bons, notamment le mauvais fonctionnement des machines, des pneumatiques inutilisables du fait d'une mauvaise qualité de gomme, (gomme fabriquée dans leur atelier) etc. Mais attention ! Faire preuve d'audace oui, mais sans se faire repérer par le garde-chiourme en faction ; qu'il soit Allemand ou Français. Sinon, assurément, c'est le poteau d'exécution.

Clermont-Ferrand s'attend donc à être rasée de la carte, comme beaucoup d'autres villes françaises. Néanmoins, la vie continue en cette journée du 16 mars 1944. Les billets de rationnement dans les poches, on attend de longs moments devant le boulanger ou le boucher du quartier. Des jeunes filles, bras dessus bras dessous, jettent un œil sur les

vitrines des quelques boutiques du coin, tandis que des gamins courent et se chamaillent dans la cour de l'école, que des bateaux en papier glissent sur l'eau des caniveaux, que les pigeons roucoulent... et que les soldats allemands claquent du talon. Quand soudain, en fin d'après-midi, c'est la panique. Les sirènes hurlent, stridentes à en rougir. Le ciel s'obscurcit dans un vrombissement de moteurs présageant un bombardement imminent. Instantanément, les rues se vident. Chacun prend ses jambes à son cou, et file se réfugier dans sa cave ou dans l'abri le plus proche. Commence alors un déluge de... Soulagement. Ça n'est que du papier ! Les gens s'interrogent. Que fait-on ? Sort-on ou devons-nous rester confinés ? Les plus courageux sont les gamins. D'office, ils s'aventurent dans les rues et récupèrent au gré du vent les petites feuilles de papier. Leurs parents inquiets tentent de les retenir, certains par la manche en criant. Mais, les gamins ouvrent grand leurs yeux sur ce trésor tombant du ciel. Leur objectif, les récupérer pour en faire des cocottes, des bateaux, dessiner ou écrire dessus. C'est vrai qu'à la maison, le papier est une matière rare. Pour certains, ce sera l'occasion de faire comme leurs grands frères partis au Front et dont ils sont si fiers ; ils vont pouvoir se confectionner des avions pour jouer à la guéguerre. Fin du chant macabre des sirènes. Le

calme revient et les adultes sortent de leur cache. Une petite fille rejoint sa mère en courant et lui montre le tract. Il est simplement conseillé de rester prudent, de rester chez soi les jours à venir, des bombardements étant prévus. Chacun prend conscience du danger et reste sur le qui-vive. Cette nuit-là, plus qu'avant, le couvre-feu est respecté. Seuls des ombres et des chats affamés courent dans la rue. Des rats aussi et des patrouilles. Dès le lendemain matin, les enfants n'ont plus le droit de sortir, et les écoles sont fermées. La journée du 17 se passe donc dans l'attente. Régulièrement, on scrute le ciel. Mais rien. On se dit que ce ne sera pas pour aujourd'hui.

La nuit s'installe, les lumières s'éteignent quand soudain, c'est le vacarme. Il est aux alentours de vingt-trois heures, quand de lourds bombardiers de la RAF grondent comme un tonnerre un soir d'orage. Les Alliés survolent la ville aux commandes de leur Avro-Lancaster. Ils lâchent leurs bombes sur les usines Michelin. Surpris dans leur sommeil, les clermontois dévalent les escaliers pour aller à la cave. D'autres courent encore en pyjama vers l'abri le plus proche, assistant pour certains au feu d'artifice de derrière des soupiraux. Car, cette fois-ci, il ne s'agit pas d'une simple alerte.

Pendant ce temps-là, à Aulnat, aéroport tenu par les Allemands, c'est le branle-bas de combat. L'alerte est donnée et les premiers Messerschmitt décollent. La bataille s'engage. Tel un bataillon de moustiques, leur sifflement strident, incessant, parvient aux oreilles des habitants calfeutrés dans leur abri, et qui prient. Pour couronner le tout, la Flak¹ entre dans la danse, dispersant ses obus de 88 mm dans le ciel clermontois. La ville se trouve prise dans le halo des fusées éclairantes et des balles traçantes. La ville subit de plein fouet le largage des bombes qui tombent à jets continus par centaines en tournoyant. Passant à basse altitude, les énormes forteresses volantes pilonnent l'usine de Cataroux, dévastant le lieu de bombes incendiaires ou explosives, semant la mort en plein cœur du site. Concert surréaliste orchestré par un metteur en scène avide de destructions. Dans le quartier des usines Michelin et dans les cités, ces petites maisons occupées par les ouvriers et leurs supérieurs, la nuit se passe dans l'enfer de la peur.

Au petit matin, ils découvrent l'ampleur de la catastrophe. Devant leurs yeux incrédules, leur usine de Cataroux, leur gagne-pain, est presque totalement anéantie. Tout n'est plus que ruines et désolation : murs écroulés, ferrailles tordues, fumerolles d'eau et

¹ FliegerAbwehrKanone ; canon antiaérien.

de vapeur s'échappant des canalisations béantes. Leurs machines-outils, explosées, jonchent le sol boursouflé. Des pneus finissent de se consumer, dégageant une fumée noire dont l'âcreté irrite les gorges. Certains ouvriers qui ont travaillé toute leur vie dans l'usine en ont les larmes aux yeux. Pour certains d'entre eux, du point de vue technique, ce bombardement est une véritable aubaine. Ainsi donc, les Allemands ont perdu Michelin, tout du moins en partie. Ils comprennent alors que l'aviation alliée vient en fait de terminer le travail de sabotage qu'ils avaient entamé. Les services de secours commencent le déblaiement des rues. Les blessés, les corps sans vie de ces innocentes victimes de gouvernements avides de gloire, sont emmenés vers l'Hôtel-Dieu. Des cris, des pleurs d'enfants qui cherchent leurs parents. Des parents qui hurlent la mort de leur enfant. Les curieux affluent du centre de la ville et contemplant le désastre. « *Saleté de boches ! Ils ont rasé la moitié de la ville !* ». Ça ne peut venir que d'eux. C'est une évidence.

De son côté, le gouvernement ne s'attendait pas à cette attaque. Déjà, la radio annonce la visite du Maréchal Pétain pour soutenir la population et visiter les blessés. Les Clermontois sont néanmoins persuadés que les Allemands vont remettre ça. C'est la panique. « *Il faut fuir la ville et se réfugier à la*

campagne ! » Tel est le mot d'ordre qui parcourt dorénavant les rues de la ville.

Angèle et Paul

Non loin de là, dans la maisonnette attenante à son lieu de travail, Paul Grosnier se fait du souci pour sa famille ; surtout pour ses deux filles Claudette et Janette, gamines de quinze et douze ans.

Paul est employé comme conducteur de réseau à la Compagnie Hydro-Électrique d'Auvergne, chargée de réguler l'éclairage de l'agglomération clermontoise. Il a cette chance qui lui permet de n'être pas aujourd'hui au front : il est mobilisé par son entreprise qui ne peut fonctionner sans ouvriers. Car, pas d'ouvrier, pas d'électricité. Cette entreprise gère effectivement les flux électriques qui doivent satisfaire les besoins des entreprises régionales ; enfin, quand les lignes de tension ne sont pas coupées par les bombardements ou par les résistants eux-mêmes.

Paul est donc obligé de rester à demeure, chez lui, pendant ses jours de repos. Il doit toujours être prêt à donner un coup de main à ses collègues en cas de besoins. Pas question donc pour lui de quitter la ville. Et pourtant, il n'est pas tranquille ; ici, ses filles ne sont plus en sécurité. Les bombardements de la veille les ont suffisamment effrayées. « *Faut que j'en parle avec Angèle* » pense-t-il.

À ce moment-là, son regard se pose sur sa femme. Du salon où il écoute Radio Londres, il l'aperçoit qui s'affaire dans la cuisine.

Angèle, de deux ans son aînée, est issue de la campagne. Son frère y vit toujours du reste. De taille moyenne, elle a relevé ses cheveux blonds en un chignon. Dotée de l'énergie des maîtresses de maison, elle passe ses journées à astiquer, à cuisiner, à s'occuper de ses filles. Tant et si bien que malgré les grossesses, elle n'a pas pris un kilo. Ça ne l'empêche pas d'être une costarde ; fille et petite-fille de paysan, elle endure toujours sans déplaisir sa condition féminine. Elle sait s'emparer sans se plaindre de la lourde lessiveuse pour la poser sur le poêle en fonte. Bien entendu, quand son mari est à la maison, elle lui demande de l'aider ; ce qu'il fait toujours avec plaisir. C'est toujours elle qui part dans le jardin, les pieds dans ses galoches² et sa grosse bassine en acier sous le bras, étendre le linge sur le fil galvanisé, qu'il vente ou qu'il gèle. Bien souvent, c'est les mains rougies par le froid qu'elle se rend à la cave, remplit son seau de charbon, active le poêle. Mais, pendant cette période trouble, il arrive que le coke manque.

Heureusement, le Chef de service de Paul est leur voisin. Nénesse qu'il s'appelle. Il a un meilleur

² Sabot fermé au talon

salaires que Paul. Il est du reste le seul du quartier à avoir une voiture : une Celta quatre, noire et beige, et en plus il est sympa. Ils se connaissent depuis que Paul travaille dans son service. Avec le temps, ils sont devenus de grands amis. Il se trouve que Nénesse est propriétaire de plusieurs parcelles de feuillus. Ainsi donc, quand la famille Grosnier a des fins de mois difficiles et que le charbon manque, il est le premier à leur proposer des bûches.

Pour en revenir à Paul, en semaine, il ne déjeune pas chez lui. C'est Angèle qui lui mitonne de bons petits plats qu'il emmène dans sa gamelle en fer blanc. Evidemment, il se régale.

Paul rejoint sa femme. Il tire une chaise en bois et s'assied. C'est toujours la même qu'il choisit. Par habitude ou pour montrer qu'il est le maître à la maison, tout simplement. Il prend une poignée de petits pois et aide sa femme à les écosser.

— Angèle ! Je crois bien que les Alliés prévoient une autre offensive sur Clermont. Il faut trouver un moyen d'éloigner les gamines ; on ne sait jamais ! Tu devrais demander à ton frère si on peut lui envoyer. Elles seraient beaucoup plus en sécurité à la campagne qu'ici et puis elles mangeraient à leur faim. A la ferme, la nourriture doit y être abondante. Plus qu'ici en tous cas. Et puis, ce serait plus gai pour elles. Le fils du patron doit avoir l'âge de Claudette. Ici,

elles ne voient personne à cause de cette foutue guerre. Qu'en penses-tu ?

Sans lever les yeux de ses pois, Angèle répond :
— J'y avais bien pensé, mais je n'osai pas t'en parler de peur que tu te moques de moi.

— Allons Angèle ! Tu sais très bien que je ferais tout pour protéger les gamines !

— Pourtant, quand mon frère t'a proposé de venir nous installer avec lui dans la Haute-Loire et de travailler avec lui à la ferme, je te rappelle que c'est toi qui as refusé. Et pourtant, à l'époque, tu n'étais pas encore à l'Hydro. Tu te souviens ce que tu m'as dit ? Que jamais tu ne vivrais comme un bouseux ; que le métier de paysan n'était pas fait pour toi ; que ceci... que cela, que tu préférerais habiter à la ville plutôt qu'à la campagne. Tu pensais même pouvoir être embauché chez Michelin !

— Honnêtement, je pensais bien y entrer chez Bib³. Je ne savais pas qu'ils avaient arrêté d'embaucher du personnel. Heureusement qu'un copain m'a dit qu'ils cherchaient du monde à la Compagnie d'électricité. Bon, alors les filles...

Angèle lève alors les yeux sur son mari. Elle a le regard rigoureux des femmes de la terre. Son nez busqué, ses lèvres fines lui donnent un air de rapace.

³ Surnom des établissements Michelin. Diminutif de Bibendum.

— C'est d'accord ! Je m'en vais de ce pas téléphoner à mon frère. Pendant ce temps, tu termines les pois et tu les mets à cuire.

Avec énergie, elle se défait de son tablier bleu à carreaux qu'elle pose sur le dossier d'une chaise. Elle enfille ses chaussures de ville, attrape son porte-monnaie et se retrouve sur l'avenue de la République quasiment déserte. Elle attend le tramway qui va l'emmener place de Jaude⁴.

Quelques minutes d'attente et la cloche du tram annonce son arrivée. Angèle paie sa place et s'assied sur une banquette en lattes de bois ajourées. Arrivée à destination, elle descend et prend la direction du petit bureau de poste de la place Gaillard. L'établissement est vide. Derrière son hygiaphone, l'employée des P & T, qui la reconnaît, lui sourit.

— Bonjour Madame Grosnier. Vous souhaitez téléphoner ?

— Oui ! Je dois appeler mon frère à Malfant.

— Il n'y a pas encore de ligne téléphonique là-bas. Je peux contacter le bureau de poste de Paulhaguet si vous voulez, mais il vous faudra trouver quelqu'un pour avertir votre frère.

⁴ Place principale de Clermont-Ferrand

— Je sais, j'ai l'habitude, répond Angèle comme si elle téléphonait régulièrement. La sœur du patron de mon frère est guichetière.

— Bien ! Je contacte ma collègue. Vous patientez le temps d'établir la communication.

L'employée, engoncée dans son petit tailleur trop juste pour elle, saisit une fiche qu'elle enfonce dans une cavité libre de son standard téléphonique. Elle demande qu'on lui passe son correspondant. Après un instant, elle fait signe à Angèle.

— Paulhaguet cabine 1 !

Angèle referme la porte de la petite guérite et décroche le combiné.

— Je vous passe votre correspondant, fait la voix de l'employée des postes

— Bureau de poste de Paulhaguet, que puis-je pour vous ?

— Allo Ginette ? C'est Angèle...

— Angèle qui ?

— Angèle Grosnier !

— Ah bonjour Angèle ! Vous allez bien ?

— Ça va ! On fait aller. Dites-moi, vous pouvez faire une commission à mon frère ?

— Bien sûr ! Je dois le voir ce soir. Vous voulez qu'il vous rappelle ?

— Oui ! J'aimerais qu'il demande à son patron si on peut lui envoyer les filles. Vous savez, c'est dangereux

à Clermont en ce moment avec tous ces bombardements.

— Je vous comprends ! Ce n'est pas la peine de déranger Alphonse ; je suis certaine que mon frère acceptera de les recevoir à la ferme. Je lui en parle tout à l'heure et je vous envoie un télégramme pour confirmer.

— Vous êtes bien bonne Ginette. Je ne sais comment vous remercier.

— Pas la peine, vous savez ! Vous feriez pareil si on était à votre place. Pas vrai ?

— Ça, c'est sûr ! Mais quand même ! Merci encore Ginette et à bientôt.

Angèle raccroche et referme la porte de la cahute. S'approchant de la guichetière qui déloge la fiche de son pupitre, elle demande :

— Je vous dois combien ?

— Quarante centimes.

Elle ouvre son porte-monnaie, y trouve deux pièces à trou qu'elle pose sur le comptoir. Puis elle redescend jusqu'à Jaude pour prendre le tramway du retour.

Elle écarte le rideau de porte censé empêcher les mouches d'entrer dans la maison, enfile ses gros chaussons et s'empresse de rassurer Paul en train

d'éplucher des pommes de terre de son jardin, déjà germées.

— C'est fait ! Les filles vont à la campagne. On va recevoir un télégramme de confirmation dans les jours qui viennent.

— C'est les filles qui vont être contentes. Il penche la tête vers la porte de la chambre et s'époumone les filles ! Venez voir !

Dans l'idée que quelqu'un vient leur rendre visite, Claudette et Janette courent jusqu'à la cuisine. Claudette, voulant être la première à saluer le visiteur, pousse sa sœur qui heurte le chambranle de la porte du couloir. Janette se met à pleurer. L'aînée stoppe net en s'apercevant que personne n'attend dans la pièce. Angèle la gronde.

— Claudette ! Combien de fois t'ai-je dit de faire attention avec ta sœur ? Tu sais qu'elle est plus petite que toi. Tu aurais pu lui faire mal.

— Je l'ai à peine touchée. De toute façon, elle pleure sans arrêt.

Janette en passant à côté de sa sœur en profite pour lui donner un coup de pied dans la cheville.

— Aïe ! Tu vois maman ! Ce n'est pas moi, c'est elle qui cherche.

— Ça suffit toutes les deux, j'en ai marre de vous entendre chouiner du matin au soir. Puisque c'est

comme ça, vous allez partir pour la Haute-Loire voir votre oncle.

— Le tonton Alphonse ? s'enquiert Claudette.

— Oui ! Celui qui est à Malfant.

— C'est là où il y a les vaches ? demande ingénument la cadette.

— Les vaches et les autres animaux. Tu te souviens ? Il y a les poules, les lapins et...

— Le cochon ! s'exclame Janette.

— Je ne suis pas certain qu'ils l'aient toujours, répond Paul.

— Et pourquoi ? demande la fillette.

— Depuis le temps, ils ont dû le tuer.

— C'est pas vrai ! hurle-t-elle. Y z 'ont pas le droit de tuer le cochon !

Avec un petit sourire patient, le père explique alors à sa fille :

— D'abord on ne dit pas *y z'ont* pas le droit mais *ils n'ont* pas le droit. Et puis tu sais, le cochon, ils l'ont engraisé pour pouvoir le manger. C'est fait pour ça les cochons, on en fait du jambon et du saucisson.

— Moi, je croyais que le jambon c'était fait avec du porc ! réplique innocemment la gamine.

Paul part dans un grand rire. Affectueusement, Angèle entoure les épaules de sa fille.

— Ma chérie ! Porc et cochon, c'est la même chose. Et les cochons, ça donne de la bonne viande. Tu

aimes bien quand je fais un rôti au jus noir. Tu sais, je fais cuire les patates avec la viande. À chaque fois, tu m'en redemandes...

— Je savais pas que c'était du cochon !

— Je *ne* savais pas... reprend le père.

— Je *ne* savais pas, mais maintenant, je n'en mangerai plus jamais... du cochon porc !

— Mais bien-sûr ma chérie, rétorque la mère en déposant un baiser sur son front, tu le diras au tonton, il te fera des rutabagas.

— C'est quoi les rubatagas ?

— Rutabagas ma fille ! Prononce-le comme il faut ; ru ta ba gas ! C'est une sorte de navet. Tu connais les navets ? Tu les adores dans le pot-au-feu.

Janette répète le mot correctement.

Le père, se servant un verre d'eau, dit à haute voix :

— Vous en avez de la chance d'aller à la campagne, vous serez plus tranquilles qu'ici.

À l'idée d'y aller pour quelques mois, Janette trépigne de joie. Claudette, plus citadine que sa sœur, baisse la tête et maugrée :

— Et mon examen, alors ?

— Je sais bien ma fille, mais c'est la guerre !

— C'est nul la campagne et puis ça pue !

Devant les gros yeux que lui fait son père, elle préfère s'enfuir dans sa chambre.